

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre LXXI - LXXX]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

L E T T R E L X X I.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 de décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours passés avec beaucoup de plaisir 1738.
la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires
de Hollande. La part que je prends à votre répu-
tation m'a fait participer vivement à l'approbation
dont le public ne saurait manquer de couronner
votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère
propre de tout homme qui cultive les sciences ; la
philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès
dans la connaissance du cœur humain ; et le fruit
le plus solide qui en revient doit être un support
plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et
les vices des hommes. Il ferait à souhaiter que les
savans dans leurs disputes, les théologiens dans
leurs querelles, et les princes dans leurs différends,
voulussent imiter votre modération. Le savoir, la
véritable religion, les caractères respectables parmi les
hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus
au-dessus de certaines passions qui ne devraient être
que le partage des âmes basses. D'ailleurs le mérite
reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits
de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi
inférieur déshonorent celui qui les lance.

1738.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux,
 Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux;
 Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
 Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre:
 Tel du sage éclairé le repos précieux
 N'est point troublé des cris d'infames envieux;
 Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent;
 Son silence prudent, ses vertus les repoussent;
 Et contre ces Titans le public outragé
 Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs. Quand même ces injures seraient des vérités, quand même elles seraient échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'*Aristide*, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux. On les connaît aussi peu que les persécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance est la passion de tout homme offensé; mais la générosité n'est la passion que des belles âmes. C'est la vôtre, c'est elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre, que je ne saurais assez admirer, que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir
que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique
qu'elle l'est dans la spéculation. 1738.

Mes tributs accompagneront cette lettre. Les diffi-
pations de la ville, certains termes inconnus à Cirey
et à Remusberg, de devoir, de respects, de cour,
mais d'une efficacité très-incommode dans la pratique,
m'enlèvent tout mon temps. Vous vous en aper-
cevrez, fans doute, car je n'ai pas seulement pu
abrégier ma lettre. A propos, comment se porte
Louis XIV? Vous allez dire: quel importun! cet
Apicius n'est jamais rassasié de mes ouvrages.

Assurez, je vous prie, cette déesse qui transforma
Newton en *Vénus*, de mes adorations; et si vous voyez
un certain poëte philosophe, l'auteur de la *Henriade*
et de l'épître à *Uranie*, assurez-le que je l'estime et
le considère on ne peut pas davantage.

FÉDÉRIC.

LET TRE L X X I I.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MONSEIGNEUR,

L nous arrive dans le moment une écritoire, que
madame du *Châtelet* et moi indigne comptons avoir
l'honneur de présenter à votre Altesse royale pour
ses étrennes. Le ministre qui, selon votre très-bonne
plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour
un bastion ou pour une contrescarpe, vous offrirait

1738. — une coulevrine ou un mortier, mais nous autres êtres pensans, nous présentons en toute humilité à notre chef, l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Vésel à l'adresse de M. le baron de Borck, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à votre Altesse royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre fujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse le laque de la Chine; c'est un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, Monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect,

Monseigneur,

de votre Altesse royale, le très-humble, etc.

LET TRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le premier janvier.

1739.

JEUNE Héros, esprit sublime,

Quels vœux pour vous puis-je former?

Vous êtes bienfaisant, sage, humain, magnanime;

Vous avez tous les dons, car vous savez aimer,

Puissent les souverains, qui gouvernent les rênes
 De ces puissans Etats gémissans sous leurs lois,
 Dans le sentier du vrai vous suivre quelquefois;
 Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
 Ce sont-là tous mes vœux; ce sont-là les éternelles
 Que je présente à tous les rois.

1739.

Comme j'allais continuer sur ce ton, Monseigneur, la lettre de votre Altesse royale et l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, sont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! Monseigneur, que vous avez un loisir singulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France, de faire des vers français, et plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît et se fortifie de jour en jour! mais que ne faites-vous point? et de la science des rois jusqu'à la musique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas? Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins?

Mais quoi, Monseigneur, il est donc vrai que votre Altesse royale a un frère digne d'elle? C'est un bonheur bien rare: mais s'il n'en est pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de son frère aîné; voilà le premier prince qui ait reçu une éducation pareille.

Il me semble, Monseigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on surnomma le *Cicéron* de l'Allemagne; n'était-ce pas *Jean II*? Votre Altesse royale est bien persuadée de mon respect pour ce prince; mais je suis persuadé que *Jean II* n'écrivait point en prose comme *Frédéric*. Et à l'égard des

1739. vers, je défie toute l'Allemagne, et presque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître :

*O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le sang qui lui donna le jour !*

Cet *encor* me paraît une des plus grandes finesse de l'art et de la langue ; c'est dire, bien énergiquement en deux syllabes, qu'on aime ses parens une seconde fois dans son frère.

Mais s'il plaît à votre Altesse royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé ; voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédans.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien sur les syllabes ; et vous n'êtes pas le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore votre Altesse royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *ss*. Avec ces petites attentions, vous ferez de l'académie française quand il vous plaira ; et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur ; peu de ses académiciens s'expriment avec autant de force que mon Prince ; et la grande raison est qu'il pense plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre épître un portrait de la calomnie, qui est de *Michel-Ange*, et un de la jeunesse, qui est de l'*Albane*. Que votre Altesse royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour ! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril ; et il faudra que je sois bien malheureux, si des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de

votre Altesse royale. Qu'elle me permette de l'instruire
 que probablement nous resterons une année dans ces
 quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chasse.
 Madame du Châtelet compte retirer tous les biens de
 sa maison qui sont engagés; cela fera long; et il
 faut même effuyer à Vienne et à Bruxelles un procès
 qu'elle poursuivra elle-même, et pour lequel elle a
 déjà fait des écritures avec la même netteté et la
 même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu;
 quand même ces affaires-là dureraient deux années,
 n'importe; il faudrait abandonner Cirey pour deux
 années; les devoirs et les affaires sérieuses marchent
 avant tout; et comment regretterait-on Cirey quand
 on sera plus proche de Clèves et d'un pays qui sera
 probablement honoré de la présence de votre Altesse
 royale! Ainsi peut-être, Monseigneur, supplions-
 nous votre Altesse royale de suspendre l'envoi de ce
 bon vin dont votre générosité veut me faire boire;
 il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin
 du Rhin entre Liège et Juliers. Votre Altesse royale
 est trop bonne; elle a consulté des médecins pour
 moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut
 mieux que toutes leurs ordonnances.

1739.

Ma santé ferait rétablie,
 Si je me trouvais quelque jour
 Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
 Et le buvant à votre cour;
 Mais le buvant près d'Emilie.

Je suis avec le plus profond respect, avec admira-
 tion, avec la tendresse que vous me permettez, etc.

L E T T R E L X X I V .

D U P R I N C E R O Y A L .

A Berlin , le 8 de janvier.

M O N C H E R A M I ,

1739. **J**E m'étais bien flatté que *l'épître sur l'humanité* pourrait mériter votre approbation par les sentimens qu'elle renferme; mais j'espérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poésie et du style.

Je prie donc l'habile philosophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaisser encore, et de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquise; et par ma docilité à suivre vos corrections, vous jugerez du plaisir que je trouve à m'amender.

Que mon épître sur l'humanité soit le précurseur de l'ouvrage que vous avez médité, je me trouverai assez récompensé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour propre mal entendu m'aveugle sur mes productions. L'humanité est un sujet inépuisable: j'ai bégayé mes pensées, c'est à vous de les développer.

Il paraît qu'on se fortifie dans un sentiment lorsqu'on repasse en son esprit toutes les raisons qui l'appuient. C'est ce qui m'a déterminé de traiter le sujet de l'humanité. C'est, selon mon avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement le propre de

ceux que leur condition distingue dans le monde; un souverain grand ou petit doit être regardé comme un homme dont l'emploi est de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux misères humaines; il est comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ses sujets. La voix des malheureux, les gémissemens des misérables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, soit par un certain retour sur soi-même, il doit être touché de la triste situation de ceux dont il voit les misères; et pour peu que son cœur soit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes sortes de miséricordes.

Un prince est, par rapport à son peuple, ce que le cœur est à l'égard de la structure mécanique du corps. Il reçoit le sang de tous les membres, et il le repousse jusqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéissance de ses sujets, et il leur rend l'abondance, la prospérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroissement et au bien de la société.

Ce sont-là des maximes qui me semblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes: cela se sent, pour peu qu'on raisonne, et l'on n'a pas besoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compassion et le désir de soulager une personne qui a besoin de secours, sont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous représentons nos infirmités et nos misères en voyant celles des autres, et nous sommes aussi actifs à les secourir, que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas.

1739. Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; et pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et que pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de *Mutius Scévola* qui, se brûlant la main devant *Porfenna*, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, faisant notre bonheur, répand à chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

En voilà bien suffisamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, et la marquise s'en impatienter. Elle a raison, en vérité, car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet; et, qui plus est, vous le pratiquez.

Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquise que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie. Elle en doit avoir de reste, et j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctissimus Jordanus n'a pas vu encore l'essai de la marquise; je ne suis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. *Jordan* verra l'essai sur le feu, puisque la marquise y consent, et il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce que je puis vous assurer d'avance, c'est que tous tant que nous sommes, nous ne connaissons point les préjugés. Les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, les *Emilie* nous paraissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu.

La marquise aura cet avantage que sa beauté et son sexe donnent sur le nôtre, lorsqu'il s'agit de persuader.

Son esprit persuadera
Que le profond *Newton* en tout est véritable;
Mais son regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire et plus palpable;
En la voyant, on sentira
Tout ce que fait sentir un objet adorable.

Si les Grâces présidaient à l'académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que messieurs de l'académie, trop

1739. attachés à l'usage et à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Je me représente un vieil académicien qui, après avoir vieilli sous le harnois de *Descartes*, voit dans la décrépitude de sa course s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philosophique, il est accoutumé à sa façon de penser; il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fit autant. Quoi! voudrait-on redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, et être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres; et d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière ou plutôt s'obscurcir tout-à-fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau système que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'opposer aux nouveautés en tous genres, et à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière. Ils disent dans leur simplicité: Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne ferait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentimens d'*Aristote* et de *Descartes*? Pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentimens des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connaissances; aussi n'est-il pas étonnant qu'elles en fassent si peu.

Dès que je ferai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique; c'est la marque à qui j'en ai l'obligation; je me prépare aussi à une entreprise bien hasardeuse et bien difficile; mais

vous n'en ferez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces. 1739.

Pour mon malheur le roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai; le destin veut que nous jouions aux barres; et malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir; ce sera toujours trop tard pour mes souhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Mon cher ami,

votre inviolablement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 20 de janvier.

ON offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons et des récoltes; on consacrait au dieu de *Jacob* les premiers nés d'entre le peuple d'*Israël*; on voue aux saints patrons dans l'Eglise romaine non-seulement les prémices, non-seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de *St. Louis* en faveur de la vierge *Marie*: pour moi je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfans, point de royaume à vouer; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'*Apollon*; si j'étais juif, je vous

— eusse peut-être confondu avec le roi prophète et son
 1739. fils; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint et
 mon confesseur. N'étant rien de tout cela, je me
 contente de vous estimer très-philosophiquement,
 de vous admirer comme philosophe, de vous chérir
 comme poëte, et de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tout
 ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supé-
 rieur, capable de vous suffire à vous-même et de
 pouvoir être heureux, et, pour surcroît, possédant
Emilie, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre
 félicité?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus
 froide que la vôtre, dans un pays voisin de la bar-
 barie, en un lieu solitaire et retiré du monde, habite
 un ami qui vous consacre ses veilles, et qui ne cesse
 de faire des vœux pour votre conservation.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 18 de janvier.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Altesse royale est plus *Fédéric* et plus
Marc-Aurèle que jamais. Les choses agréables partent
 de votre plume avec une facilité qui m'étonne tou-
 jours. Votre instruction pastorale est du plus digne
 évêque. Vous montrez bien que ceux qui sont
 destinés

destinés à être rois, sont en effet les oints du seigneur. —
Votre catéchisme est toujours celui de la raison et du 1739.
bonheur. Heureuses vos ouailles, Monseigneur! le
troupeau de Cirey reçoit vos paroles avec la plus
grande édification.

Votre Altesse royale me conseille, c'est-à-dire,
m'ordonne de finir l'histoire du siècle de *Louis XIV.*
J'obéirai et je tâcherai même de l'éclaircir avec un
ménagement qui n'ôtera rien à la vérité, mais qui ne
la rendra pas odieuse. Mon grand but, après tout,
n'est pas l'histoire politique et militaire, c'est celle
des arts, du commerce, de la police, en un mot,
de l'esprit humain. Dans tout cela il n'y a point de
vérité dangereuse. Je ne crois donc pas devoir m'inter-
dire une carrière si grande et si sûre, parce qu'il y a
un petit chemin où je peux broncher; ce qui est
entre les mains de votre Altesse royale ne sera jamais
que pour elle. Le vulgaire n'est pas fait pour être servi
comme mon prince.

J'ai réformé l'histoire de *Charles XII*, sur plusieurs
mémoires qui m'ont été communiqués par un servi-
teur du roi *Stanislas*; mais sur-tout, sur ce que votre
Altesse royale a daigné me faire remettre. Je n'ai pris
de ces détails curieux dont vous m'avez honoré, que
ce qui doit être su de tout le monde, sans blesser
personne : le dénombrement des peuples, les lois
nouvelles, les établissemens, les villes fondées, le
commerce, la police, les mœurs publiques. Mais
pour les actions particulières du czar, de la czarine,
du czarovitz, je garde sur elles un silence profond. Je
ne nomme personne, je ne cite personne, non-seule-
ment parce que cela n'est pas de mon sujet, mais

Corresp. du roi de P... etc.

Tome I. Z

— parce que je ne ferais pas usage d'un passage de
1739. l'évangile que votre Altesse royale m'aurait cité, si
vous ne l'ordonniez expressement.

Je réformela *Henriade*, et je compte par le premier
ordinaire soumettre au jugement de votre Altesse
royale quelques changemens que je viens d'y faire. Je
corrige aussi toutes mes tragédies; j'ai fait un nouvel
acte à *Brutus*, car enfin il faut se corriger et être
digne de son prince et d'*Emilie*.

Je ne fais point imprimer *Mérope*, parce que je
n'en suis pas encore content; mais on veut que je
fasse une tragédie nouvelle, une tragédie pleine
d'amour et non de galanterie, qui fasse pleurer des
femmes, et qu'on parodie à la comédie italienne. Je
la fais, j'y travaille il y a huit jours; (*) on se
moquera de moi : mais en attendant je retouche
beaucoup les élémens de *Newton*; je ne dois rien
oublier, et je veux que cet ouvrage soit plus plein
et plus intelligible.

Je vous ai rendu, Monseigneur, un compte exact
de tous les travaux de votre sujet de *Cirey*; vraiment
je ne dois pas omettre la nouvelle persécution que
Rousseau et l'abbé *Desfontaines* me font. Tandis que je
passe dans la retraite les jours et les nuits dans un
travail assidu, on me persécute à Paris, on me
calomnie, on m'outrage de la manière la plus cruelle.
Madame la marquise du *Châtelet* a cru que *Thiriot*,
qui envoie souvent ce qu'on fait contre moi à tout le
monde, avait envoyé aussi à votre Altesse royale un
libelle affreux de l'abbé *Desfontaines*; elle avait d'au-
tant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à

(*) Zulime.

Thriot, qu'elle lui avait mandé la vérité, et que *Thriot* n'avoit point répondu; aussi-tôt voilà le cœur généreux de madame du *Châtelet*, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à votre Altesse royale, elle vous fait entendre des plaintes bienfaisantes dans sa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait.

Un homme, le chevalier de *Mouhy*, qui a déjà écrit contre l'abbé *Desfontaines*, fait une petite brochure littéraire contre lui; et, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu; que l'abbé *Desfontaines*, sauvé du feu par moi, avait, pour récompense, fait sur le champ un libelle contre son bienfaiteur, et que *Thriot* en était témoin. Tout cela est la plus exacte vérité, vérité bien honteuse aux lettres. Si *Thriot*, dans cette occasion, craint de nouvelles morsures de l'abbé *Desfontaines*, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime son ami, c'est ce que j'ignore; il y a long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Je lui pardonne de ne se point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé *Desfontaines*. Madame du *Châtelet* l'a envoyé à votre Altesse royale; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'est point contre l'abbé *Desfontaines*, il est pour moi; je tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choses personnelles. (*)

Mais je sens que je fatigue fort votre Altesse royale par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince! Mais les dieux s'occupent quelquefois des

(*) Cet ouvrage se trouve dans cette édition, *Mélanges littér.* tome I, page 480, sous le titre de *Mémoires sur la satire*.

— fottifes des hommes, et les héros regardent des com-
 1739. bats de cailles.

Je suis avec le plus profond respect, le plus tendre,
 le plus inviolable attachement,
 Monseigneur, etc.

LET TRE LXXVII.
 DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 de janvier.

CES quarante et quelques vers se réduisent à vous
 apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac faillit à
 vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous est
 bien sincèrement attaché, et qui vous estime on ne
 saurait davantage. Majeunesse m'a sauvé: les charla-
 tans disent que c'est leur médecine, et pour moi je
 crois que c'est l'impatience de vous voir avant que
 de mourir.

J'avais lu le soir, avant de me coucher, une très-mau-
 vaise ode de *Roussseau*, adressée à la postérité: j'en ai pris
 la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en
 prennent la peste. C'est assurément l'ouvrage le plus
 misérable qui me soit de la vie tombé entre les mains.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que
 vous donnez à la dernière épître que je vous ai
 envoyée. Vous me faites grand plaisir de me reprendre
 sur mes fautes; je ferai ce que je pourrai pour corriger
 mon orthographe qui est très-mauvaise, mais je crains

de ne pas parvenir si tôt à l'exactitude qu'elle exige. —
 J'ai le défaut d'écrire trop vite, et d'être trop paresseux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me sera possible, pour que vous n'ayez pas lieu de composer, dans le goût de *Lucien*, un dialogue des *lettres* qui plaident devant le tribunal de *Vaugelas*, et qui accusent les défraudations que je leur ai faites. 1739.

Si, en se corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté; si, par l'application, on peut apprendre à faire mieux; si les soins des maîtres de l'art ne se lassent point à former des disciples; je puis espérer, avec votre assistance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compose à présent.

J'ai bien cru que la marquise du *Château* était en affaires sérieuses ce qu'elle est en physique, en philosophie, et dans la société : le propre des sciences est de donner une justesse d'esprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur usage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a assez d'empire sur ses passions pour quitter tous ses goûts en faveur de ses devoirs; mais j'admire encore plus un philosophe qui se résout d'abandonner la retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce sont des exemples que *Cirey* fournira à la postérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philosophie que l'abdication de cette femme singulière qui descendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome.

Les sciences doivent être considérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les personnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'ils font, et agissent

1739. plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes; ce sont les sources du raisonnement et la cause des actions sentées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey fassiez ce que vous devez faire; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le fessiez pas vu la sublimité de vos génies et la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviser en même-temps sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous ferez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais très-particulièrement le prince d'*Orange*, qui est souvent à Bréda, et le duc d'*Aremberg*, qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de *Linchestein*, abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugemens. On dit que, si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de-là que les affaires de la Marquise ne se termineront pas aussi vite qu'elle le pourrait désirer.

Le vin d'Hongrie vous suivra par-tout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort mal-sain.

Ne m'oubliez pas, cher *Voltaire*, et, si votre fanté vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures et de vos ouvrages. Vous

m'avez si bien accoutumé à vos productions, que
je ne puis presque plus revenir à celles des autres. 1739.
Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de*
Louis XIV, cet ouvrage est incomparable, mais
gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je suis avec toute l'estime imaginable et l'amitié
la plus sincère,

Mon cher ami,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 février.

MON CHER AMI,

VOUS recevez mes ouvrages avec trop d'indul-
gence. Une prévention trop favorable à l'auteur,
vous fait excuser leur faiblesse et les fautes dont
ils fourmillent.

Je suis comme le *Prométhée* de la fable; je dé-
robe quelquefois de votre feu divin dont j'anime
mes faibles productions. Mais la différence qu'il y
a entre cette fable et la vérité, c'est que l'âme de
Voltaire, beaucoup plus grande et plus magnanime
que celle du roi des dieux, ne me condamne point
au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin.
Ma fanté languissante encore m'empêche d'exécuter
les ouvrages que je roulais dans ma tête, et le mé-
decin, plus cruel que la maladie même, me condamne

— à prendre journellement de l'exercice; temps que je
 1739. suis obligé de prendre sur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'instruire; bientôt ils voudront que je ne pense plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps; il est dérangé en même-temps que l'organisation de notre machine, et la matière ne saurait souffrir sans que l'esprit ne s'en ressente également. Cette union si étroite, cette liaison intime, est, ce me semble, une très-forte preuve du sentiment de *Locke*. Ce qui pense en nous, est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui sont : 1^o. de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré ou retardé, s'il restera le même ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient; on pompera l'air; et je suppose que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les semences.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un *Voltaire* dans le monde; j'ai fait un système pour nier son existence.

Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de *Voltaire*. Il y a à Cirey, une académie composée de l'élite de l'univers; il y a des philosophes qui traduisent *Newton*, il y a des poètes héroïques, il y a des *Corneilles*, il y a des *Catulles*, il y a des *Thucydides*, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de *Voltaire*, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras, vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme *Atlas* qui le portait.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue; n'oubliez point que, si votre esprit est immense, votre corps est très fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, et ce travail exorbitant use trop vite votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la *Henriade* que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le dessein de faire graver la *Henriade* (lorsque vous m'aurez communiqué les changemens que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres. *Knobelsdorf*, qui dessine très-bien, fera les dessins des estampes; l'on pourrait y ajouter l'Ode à *Maupertuis*, les épîtres morales, et quelques-unes de vos pièces qui sont dispersées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, et quelle serait votre volonté.

1739. Il est indigne, il est honteux pour la France, qu'on vous persécute impunément. Ceux qui sont les maîtres de la terre, doivent administrer la justice, récompenser et soutenir la vertu contre l'oppression et la calomnie. Je suis indigné de ce que personne ne s'oppose à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embrasser la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de sa patrie, et qui est presque le seul homme qui fasse honneur à son siècle. Les personnes qui pensent juste, méprisent le libelle diffamatoire qui paraît; elles ont en horreur ceux qui en sont les abominables auteurs. Ces pièces ne sauraient attaquer votre réputation, ce sont des traits impuissans, des calomnies trop atroces, pour être crues si légèrement.

J'ai fait écrire à *Thiriot* tout ce qui convient qu'il sache, et l'avis qu'on lui a donné touchant sa conduite fructifiera, à ce que j'espère.

Vous savez que la marquise et moi, nous sommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorsque vous serez attaqué, de prendre votre défense. Ce n'est pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que si vous preniez ce soin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami outré du tort qu'on fait à son ami, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer. Le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant qu'il n'est attendri par l'oppressé qui crie vengeance.

Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, et je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui travaille sans relâche pour mon instruction et pour mon agrément.

Je suis avec tous les sentimens que vous inspirez
à ceux qui vous connaissent,
votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

Mes assurances d'estime à la Marquise.

L E T T R E L X X I X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu les étrennes. Je vous en ai donné en
sujet, et votre Altesse royale m'en a donné en roi.
Votre lettre fans date, vos jolis vers,

Quelque démon malicieux

Se joue assurément du monde, etc.

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le
ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et
les consolations viennent de Remusberg. Au nom
d'*Apollon*, notre maître, daignez me dire, Monsei-
gneur, comment vous avez fait pour connaître si par-
faitement des états de la vie qui semblent être si
éloignés de votre sphère? avec quel microscope les
yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu

— 1739. — démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune. Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé *Alari* demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir sur le champ. Comment, dit le roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, Monseigneur, à la métépsychose. Il faut que votre ame ait été long-temps dans le corps de quelque particulier fort aimable, d'un *la Rochefoucauld*, d'un *la Bruyère*. Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur insipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là ferait parfaitement travaillé! Vous créez, et je ne fais plus que raboter; c'est ce qui fait que je n'ose pas encore envoyer à votre Altesse royale ma nouvelle tragédie: mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la *Henriade*.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir une lettre de votre Altesse royale qui prouve bien que *Remusberg* va devenir une académie des sciences. Il faut, Monseigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'*Emilie* se trompe; mais cette vérité l'emporte sur les rois et même sur les *Emilies*.

Je pense que vous avez grande raison, Monseigneur, sur ce feu causé par un vent d'ouest. Si les humains avaient attendu après *Borée* pour se chauffer, ils

auraient couru grand risque de mourir de froid. Les plus grands vents passant par les branches d'arbres y perdent beaucoup de leurs forces; si ces branches sont sèches, elles tombent; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrasé des forêts que le vent; et les différens volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaïses.

Le mémoire d'ailleurs est plein de recherches curieuses et de pensées aussi hardies que philosophiques; c'est le système de *Boerhaave*, c'est celui de *Muschembroek*, c'est très-souvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu est un composé de bouteilles (1), et l'autre que c'est une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman à la préférence sur la simple nature. Aussi ne donnerai-je point *Mérope*; mais je vais donner une tragédie toute romanesque; quand on est dans le pays d'*Arlequin*, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit masque noir.

*Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas!*

Si je vivais sous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à sa façon mâle et vigoureuse de penser; je ressusciterais mon feu mourant aux étincelles de son génie. Mais que

(1) M. Euler : mais ce n'est pas à cette hypothèse de bouteilles, c'est à une fort belle formule pour la propagation du son, que l'académie donna le prix.

1739. puis-je faire en France, malade, persécuté, et toujours distrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la persécution ne m'accablent? Le désert où je me suis réfugié auprès de *Minerve*, qui a pris pour me protéger la figure de madame du Châtelet, ce désert, qui devrait être inaccessible aux persécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un solitaire languissant, qui ne vivait que pour votre Altesse royale, pour *Emilie*, et pour l'étude.

Je suis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement, etc.

LET TRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 26 de février.

O nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'espérance, l'idole, et l'exemple du monde :
Dieu! peut-être il n'est plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un destin si beau!
A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!

Descendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui présidez à son ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Descendez, refermez cette tombe entr'ouverte;
Arrachez la victime aux destins ennemis :
Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte :
Conservez votre fils.

1739.

Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
La Terre a fait monter ces douloureux accens :
Grand DIEU ! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste,
Sappez mes fondemens.

Vous le savez, grand DIEU ! languissante , affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps ;
Fédéric me console, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce ses plaintes ;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince et dissipent nos craintes
En assurant ses jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque et tendre,
Ah ! si je peux former le désir et l'espoir
Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre,
Ce n'est que pour vous voir.

Je suis né malheureux : la détestable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours usés de ma mourante vie,
Arment la main des fots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne,
Il rompt de l'amitié le voile décevant :
Misérables humains, ma douleur vous pardonne ;
Fédéric est vivant.

— 1739. Il les faut excuser, Monseigneur, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

Votre Altesse royale est donc comme le cigne du temps passé; elle chante au bord du tombeau. Ah! Monseigneur, que vos vers m'ont rassuré. On a bien de la vie quand l'esprit fait de ces choses-là après une crampe dans l'estomac. Mais, Monseigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et *Emilie*. Non-seulement votre Altesse royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aient. Eh, qu'importent les autres! Après tout, je n'aurai pas la malheureuse faiblesse de rechercher le suffrage de *Vadius*, quand je suis honoré des bontés de *Fédéric*, mais le malheur est que la haine implacable des *Vadius* est souvent suivie de la persécution des *Séjans*.

Je suis en France parce que madame du Châtelet y est; sans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la persécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays; je respecte et j'aime le gouvernement sous lequel je suis né; mais je souhaiterais seulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé *Desfontaines* et ceux de sa trempe qui me persécutent, se contentaient de libelles diffamatoires, encore passe; mais il n'y a point de ressorts qu'ils ne fassent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits scandaleux, et me les imputent; tantôt des lettres anonymes aux ministres, des histoires forgées à plaisir par *Roussseau*, et consommées par *Desfontaines*,

de

de faux dévots se joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie ; et languissant dans une solitude, et dans l'impuissance de me défendre, je suis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui pensent qu'il est de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suisses, ou ailleurs, me mettrait à l'abri et conjurerait la tempête ; mais une personne trop respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des jours si malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes craintes.

Tant que j'ai pu, Monseigneur, j'ai caché à votre Altesse royale la douleur de ma situation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuse des idées si désagréables ; je ne songeais qu'aux sciences qui font vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce serait trahir son protecteur de lui cacher sa situation. La voilà telle qu'elle est. *Horace* dit :

Durum, sed levius fit patientiâ.

et moi je dis :

Durum, sed levius fit per Federicum.

Votre Altesse royale promet encore sa protection pour les affaires que madame du Châtelet doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, Monseigneur ; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible

Corresp. du roi de P.... etc. Tome I. A 2

1739. que votre Altesse royale soit en Prusse quand nous ferons près de Clèves? J'espère au moins que nous y ferons si long-temps qu'enfin nous y verrons *sulutare meum*.

Je suis avec un profond respect, etc.

L E T T R E L X X X I

D E M. D E V O L T A I R E.

28 février.

M O N S E I G N E U R ,

J E reçois la lettre de votre Altesse royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons sur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient: la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vite, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très-peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière subtile de *Descartes*, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les sens? Et puis, qu'est-ce que c'est que des tourbillons? Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, Monseigneur, qui m'importe;